Charlotte Corday et l'attentat contre Marat : événements, individus et écriture de l'histoire (1793-2007)

Thèse de doctorat – Université de Paris I-Panthéon Sorbonne, 2007

Guillaume Mazeau

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/11006>
DOI : 10.4000/ahrf.11006
ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008
Pagination : 155-162
ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Guillaume Mazeau, « Charlotte Corday et l'attentat contre Marat : événements, individus et écriture de l'histoire (1793-2007) », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 354 | octobre-décembre 2008, mis en ligne le 14 décembre 2009, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11006> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.11006>

**CHARLOTTE CORDAY ET L'ATTENTAT
CONTRE MARAT : ÉVÉNEMENTS, INDIVIDUS
ET ÉCRITURE DE L'HISTOIRE (1793-2007)¹**

Guillaume MAZEAU

Le sujet semblait *a priori* rebattu, tant il hante le théâtre, la littérature et la peinture depuis deux siècles. Pourtant, l'importance de l'assassinat de Marat reste très sous-estimée dans l'histoire de la période révolutionnaire et du XIX^e siècle. Exhumer les traces d'un épisode du passé est une des justifications les plus courantes de la recherche historique. C'est un point de départ possible pour réintroduire l'attentat dans l'histoire politique de la France contemporaine, ce que j'ai d'abord voulu faire. Pour relire l'assassinat comme un attentat et comprendre le séisme politique qu'il a provoqué jusqu'à l'automne 1793, il faut parvenir à oublier la fascination exercée par la figure de l'Ami du peuple, prendre un peu de hauteur, et restituer à chacun le rôle qu'il a joué pendant l'événement : Marat, Corday, bien sûr, mais aussi les autres protagonistes que sont l'entourage de Marat et le voisinage. Autrement dit, il faut réétudier l'événement dans son contexte précis.

Le mystère de ce « beau crime », qui semble résister à toutes les explications, oblige à poser d'autres questions plus méthodologiques : pour comprendre l'impact des « grandes actions » sur l'histoire, n'est-il pas au fond plus efficace de saisir leurs effets, plutôt que de se lancer uniquement dans une recherche finalement assez aléatoire et souvent téléologique, de leurs causes biographiques ?

(1) Thèse de doctorat soutenue à l'Université de Paris I-Panthéon Sorbonne, le 10 décembre 2007. Le jury était composé de Jean-Clément Martin (directeur de la thèse), Alain Chevalier, Jean-Pierre Jessenne, Dominique Kalifa, Michèle Riot-Sarcey, Timothy Tackett. Cette thèse fera l'objet d'une publication : *Le Bain de l'histoire. Charlotte Corday et l'attentat contre Marat (1793-2009)*, Seyssel, Champ Vallon, à paraître en 2009.

Mais la question posée par les innombrables versions posthumes de l'attentat déborde encore plus l'enquête historique traditionnelle. Pourquoi les historiens universitaires se sont-ils totalement désintéressés d'un événement qui a pourtant passionné tout un siècle ? Cet écart maximal n'est-il pas un cas inespéré pour mieux comprendre, non plus théoriquement, mais cette fois sur le terrain des pratiques historiennes, les racines d'un divorce que nous observons tous aujourd'hui entre le passé des spécialistes, et celui que demandent de nombreux groupes sociaux, ou que veut construire le pouvoir politique ?

Corpus

Collectant toutes les traces possibles de l'événement, j'ai délibérément fabriqué un corpus éclaté, forcément incomplet. En outre, le pari d'intégrer l'« historiographie » dans l'histoire de l'attentat m'a amené à utiliser comme sources des imprimés qui seraient ailleurs classés dans la catégorie « bibliographie ». Au total, plus de vingt fonds en France et en Angleterre, ont été exploités.

Pour étudier l'événement, j'ai d'abord relu des sources *a priori* connues, et en premier lieu celles du procès Corday. Ce dernier, plus souvent utilisé comme monument que comme une archive, méritait pourtant attention : construction politique et judiciaire complexe, c'est une des matrices qui permettent aux institutions révolutionnaires et à la justice d'exception de répondre à la demande croissante de répression, avant les grands procès de l'automne. Mais les pièces portent aussi la trace des résistances de Corday au rôle qu'on entend lui faire jouer, et même de l'utilisation qu'elle fait du rituel judiciaire. J'ai pu saisir les réactions qui ont suivi l'attentat à travers les archives des comités de Sûreté générale et de Salut Public, du ministère de la Justice, des sections parisiennes, de la Convention nationale, de certaines sociétés populaires, de tribunaux et de comités révolutionnaires de province. La presse parisienne et provinciale a été systématiquement dépouillée pour l'été 1793, de même que les brochures, les pièces de théâtre, poèmes, romans et pamphlets traitant même furtivement ou indirectement de l'attentat. Enfin, j'ai accordé une grande importance à la collecte et à l'analyse des images consacrées à l'événement. Celles-ci, très nombreuses dès juillet 1793, sont restées presque inconnues, car ensuite éclipsées par le *Marat assassiné* de David... pourtant peint trois mois plus tard. Outre les fonds d'estampes de la Bibliothèque nationale, il faut signaler la richesse des collections du musée Lambinet de Versailles, du musée des Beaux-Arts de Caen, de la bibliothèque municipale de Caen et du musée Carnavalet.

La carrière biographique de Corday a été retracée grâce aux archives départementales du Calvados et de l'Orne : on y trouve des renseignements éparés sur le contexte familial et local. Ces sources m'ont aussi permis de reconstituer les réseaux locaux du mouvement fédéraliste caennais de 1792-1793.

Pour la carrière posthume de l'événement, j'ai utilisé une majorité de sources imprimées. J'ai aussi consulté d'importants fonds d'archives constitués par des « érudits » au XIX^e siècle. Le plus important d'entre eux est le fonds Charles Vatel, conservé à la bibliothèque municipale de Versailles et constitué de plus de quarante cartons sur Charlotte Corday. J'ai aussi, entre autres, consulté la collection Chèvremont à la British Library, centrée sur Marat.

Il a fallu définir une méthode de lecture pour hiérarchiser des informations rapidement devenues pléthoriques. La question centrale restant celle de l'impact concret d'un événement dans la société, et non son image, j'ai toujours privilégié la question de la réception à celle de la production des œuvres. D'autre part, il fallait à tout prix éviter de donner l'impression de faire une nouvelle histoire des représentations ou des idées politiques. Pour garder le cap d'une histoire sociale et culturelle, j'ai analysé les textes et les images dans leur contexte de production et de réception. La critique littéraire et artistique, qui exerce au XIX^e siècle une fonction de description de la société, a ainsi été souvent analysée pour évaluer les échos provoqués par les représentations de l'attentat contre Marat, et de Charlotte Corday. Les textes et images ont enfin été au maximum incarnés à l'aide de recherches biographiques sur les auteurs, non réduits à des instances créatives, mais replacés dans la totalité de leurs engagements politiques, sociaux et artistiques.

Démarche et progression

Sept chapitres se succèdent, consacrés à l'analyse de l'événement, à ses causes puis à ses effets.

Les chapitres 1, 2 et 3 se focalisent sur l'attentat et ses conséquences les plus immédiates (13 juillet-début octobre 1793). En déplaçant légèrement le regard vers le geste de Corday, mais aussi vers les autres protagonistes, il est apparu évident que l'événement ne se résume pas à la seule disparition de Marat. Pour garder l'approche la plus globale possible, j'ai multiplié les points de vue sur l'action principale en analysant la constellation des réactions à l'attentat, de l'« immeuble sans-culotte » habité par Marat aux plus hautes sphères de l'État, en passant par les multiples

intermédiaires de la construction de l'information (rumeurs, journaux, occasionnels, estampes). Déplier ainsi l'événement, tout en le racontant dans le cadre d'une histoire compréhensive, est précisément une manière de dessiner les différentes ondes de choc qu'il provoque dans le contexte dramatique de l'été 1793 : l'attentat ne prend manifestement sens qu'après un moment de désarroi et d'enchevêtrement des rumeurs. En dessous des « mots d'ordre », qui ont rapidement aplani l'impact de l'attentat en le dépolitisant, j'ai montré combien les émotions exprimées à l'annonce de la nouvelle de l'assassinat ouvrent une brèche dans l'ordre public, bien au-delà de la politique.

Je propose avant tout de réévaluer l'importance de l'attentat contre Marat au sein de la période révolutionnaire et même de l'histoire de la France contemporaine. Après les massacres de septembre et l'exécution du roi, l'assassinat de l'Ami du peuple est l'un des détonateurs majeurs de la radicalisation politique de l'an II. C'est pourquoi le terme d'« attentat », utilisé dès l'été 1793, semble plus adapté que l'expression classique « mort de Marat ». L'attentat ne provoque aucune vraie révolte, mais, par son formidable impact sur l'opinion, installe durablement les émotions comme enjeu central des relations entre le pouvoir et les masses populaires. C'est donc un événement majeur pour relire les mécanismes de « Terreur », dont on ne peut évidemment nier l'existence, de même que l'on ne peut la réduire à une répression systématiquement appliquée. Paradoxalement, l'attentat est aussi un des actes fondateurs d'une jeune République. En effet, l'assassinat de Marat est presque le rituel inversé de l'exécution du roi : par l'intermédiaire des nombreuses représentations de l'événement et de la pompe funèbre de l'Ami du peuple, il participe à combler le vide symbolique laissé par la mort de Louis XVI en sacralisant le corps des députés. Il provoque aussi un mouvement de solidarité autour de la Convention et de la Constitution : deux pierres fondatrices du régime républicain.

Dans le chapitre 4, j'ai cherché à savoir s'il était possible de déceler les causes biographiques de cet attentat. Était-il opportun d'étudier la vie d'un individu qui ne semble prendre consistance qu'au moment de sa mort ? Est-il possible et utile d'écrire sur Corday autre chose que l'histoire de la figure, qui semble toujours éclipser celle de l'individu ? Dans un cas comme celui-ci, il a donc fallu prendre de front le problème de la téléologie. Faire semblant d'ignorer la fin de l'histoire était une démarche trop artificielle. Mais il n'était pas non plus question de donner une cohérence *a posteriori* aux éclats de vie parvenus jusqu'à nous, à partir de l'attentat. Pour limiter la part d'arbitraire, je me suis donc appuyé sur les justifica-

tions que Corday donne à son acte, nombreuses, originales, et pourtant très méconnues ou réduites à des citations exemplaires. Ces « raisons de faire » renvoient en permanence à une expérience propre de la Révolution, dans laquelle j'ai cru reconnaître le destin collectif des déclassés, notamment lorsqu'ils sont issus comme Corday de la petite noblesse rurale. Dans les mots qu'emploie Corday pour se justifier, l'accumulation des échecs devant l'envie de changer le cours des événements revient en boucle. J'ai donc observé la vie de l'assassin de Marat à travers l'angle étroit des aveux de l'assassin lui-même : celui de l'engagement. Cette notion, très utilisée par la sociologie pragmatique, me semble en outre bien correspondre aux renouvellements actuels de l'étude des individus. La volonté de changer la Révolution par une action mémorable est d'ailleurs un des moteurs de la confrontation entre Corday, sombre inconnue en quête de réputation et de gloire, et Marat, journaliste et « homme politique » célèbre mais retiré. À travers cette question de l'engagement, il ne s'agissait pas de sonder les motifs psychologiques de l'attentat, mais de mieux comprendre un des phénomènes de la pratique et de la culture politiques de 1793, proche du « protagonisme » d'Haim Burstin. J'ai donc sélectionné les moments de la vie de Corday au cours desquels celle-ci s'est délibérément extirpée de la norme familiale, politique, sociale et sexuelle qu'on attendait d'elle.

Dans une certaine mesure, l'attentat contre Marat assure la conversion magique d'un triple échec familial, religieux et politique, sous l'effet du contexte précis de la crise de l'été 1793. Après avoir évoqué les choix de Corday et de ses proches en réponse au déclassement familial, mais aussi l'échec forcé de l'expérience religieuse de Corday, je me suis focalisé sur les deux dernières années de la vie de l'assassin de Marat (1791-1793). En 1791, à vingt-deux ans, Corday se retrouve à Caen sans perspectives matrimoniales, ni possibilité de poursuivre sa carrière religieuse. Parallèlement, elle voit son entourage, bien plus conservateur qu'elle, partir ou faire progressivement les frais de la radicalisation de la Révolution. Ce sont ces difficultés qui motivent son entrée en politique, au départ classique, puisqu'elle se limite à la charité et à une entraide matérielle au sein du réseau familial et nobiliaire. La mort du roi, l'essor du mouvement fédéraliste à Caen au début de 1793 et l'arrivée des girondins proscrits suscitent ensuite une réflexion politique très large, puis un engagement plus nettement partisan au sein de la nébuleuse girondine.

Or parallèlement, Marat cristallise depuis septembre 1792 les haines d'une partie de la population, qui attribue l'essor de la violence à l'élargissement de la participation populaire. La figure fantasmatique de

l'Ami du peuple trouve chez Corday, en butte à un sentiment d'échec et d'impuissance, des résonances comparables à celle du roi chez les régicides de l'Ancien Régime : l'assassinat sacrilège est rêvé comme un acte magique qui renversera l'ordre du monde. L'attentat contre Marat peut en ce sens être lu comme un geste de régénération politique, un sacrifice religieux et un acte d'illustration dans la tradition nobiliaire.

Ce caractère hybride explique l'absurdité apparente du geste de Corday, qui se trouve en double décalage avec son temps. Elle semble au premier abord se tromper d'époque en se présentant comme une régicide... perdue sous la République. Pendant l'Ancien Régime, l'élimination du roi était susceptible de remettre en cause l'ordre politique et social du royaume. Mais en 1793, tout vient de changer. Désormais, la sacralité du pouvoir n'est plus concentrée dans le corps du monarque. Elle s'est dissoute dans ceux des nombreux députés qui siègent à la Convention nationale. L'assassinat de l'un d'eux remet donc bien moins en cause la stabilité politique du régime et ampute moins gravement le corps de la nation. Pire : Corday donne aux Montagnards un argument de plus pour éliminer les Girondins du champ politique, en laissant croire qu'ils fomentent bel et bien un complot contre la République. C'est ici le second malentendu entourant l'attentat. En poignardant Marat, précisément choisi pour sa célébrité de journaliste, Corday parie que son geste sèmera la panique dans les milieux populaires parisiens, démontrera leur influence néfaste sur la Convention et accrédiitera les arguments girondins sur la nécessaire reprise en main du pouvoir. Le fait qu'elle se soit trompée sur ce point ne doit pas éclipser la modernité de ce projet fondé sur le choc émotionnel que doit provoquer l'attentat, inclassable dans le répertoire de la violence politique de l'époque, mais qui se rattache presque déjà aux formes du terrorisme du XIX^e siècle.

Les chapitres 5-6-7 s'étendent sur le futur de l'événement (octobre 1793-2007), défini comme les effets et résonances de l'attentat, et non seulement comme l'histoire de ses images ou de son mythe.

Si l'on reconnaît qu'au XIX^e siècle, les secousses de la Révolution obsèdent les Français et une partie des Européens, alors nous proposons de considérer dorénavant l'attentat contre Marat comme un des piliers de cette névrose. À travers la figure de Charlotte Corday, l'événement, atteignant ainsi une fonction cognitive, est un des modèles du passé par lesquels on juge les transformations du monde nouveau, non seulement en France, mais y compris dans les territoires germaniques et dans le monde britannique. Dès le début du XIX^e siècle, l'événement participe aux débats sur la définition des catégories sociales, sur la nature humaine, sur les

rapports entre les sexes, sur l'origine de la criminalité et de la violence en général, mais aussi sur l'identité régionale. Mais l'attentat est surtout une référence des différentes tentatives pour unifier la nation après la Révolution. Icône centrale de la propagande officielle sous la monarchie de Juillet, Charlotte Corday côtoie Jeanne d'Arc parmi les principales figures emblématiques de la nation jusqu'au début du XX^e siècle : réalité jusqu'ici complètement sous-estimée. Cette omniprésence laisse pourtant place à une lente marginalisation sociale des usages de Corday : celle-ci devient de plus en plus associée aux catégories déclassées et aux milieux attirés par l'extrémisme politique. Ce grand partage politique du passé est sanctionné par un déclassement scientifique de l'histoire de l'attentat et de Charlotte Corday, rejetés comme objets de mémoire, et non d'histoire. Signe de ce rejet : Corday, qui passait auparavant pour une figure unificatrice, devient un symbole de discorde et même de déviance. Pour comprendre comment une telle marginalisation historiographique accompagne une hiérarchisation des pratiques historiennes, je me suis attardé sur le travail de l'avocat versaillais Charles Vatel (1816-1885). Ce collectionneur passionné des traces de Charlotte Corday est en effet représentatif de l'échec de ces historiens que l'on appelle aujourd'hui « érudits », en opposition aux universitaires, à légitimer leur connaissance du passé. Pourtant, au XIX^e siècle, la frontière entre historiens universitaires et « érudits locaux » est non seulement tardive, mais aussi surtout simplificatrice : entre les uns et les autres, la porosité est permanente. Alors que le XX^e siècle voit le lent déclin de l'impact de l'événement, Corday est de plus en plus identifiée aux milieux extrémistes, que ce soit le mouvement régionaliste normand ou les milieux de la droite collaborationniste pendant les années 1940. Or dans le même temps, les usages populaires de Charlotte Corday continuent de se multiplier, faisant d'elle une des figures emblématiques d'une histoire de masse et largement inventée, sous les traits favorables de la victime de la Révolution, ou de l'héroïne libératrice. Devant le sentiment d'accélération du temps et de rupture avec le passé, dont les prémices remontent à la fin du XIX^e siècle, mais qui s'épanouissent après la Seconde Guerre mondiale, un certain nombre d'événements et d'individus de l'histoire ont ainsi été transformés et utilisés comme des valeurs refuges ou des supports permettant de répondre au sentiment de déclassement, de déclin et de fuite du temps. Ces récupérations et instrumentalisation ont été largement facilitées dans les champs laissés à l'abandon par l'histoire universitaire.

Ma thèse se termine en forme d'appel scientifique et éthique, invitant à redéfinir les catégories par lesquelles on pense le passé depuis le

début du XX^e siècle. Les historiens ont été habitués à strictement séparer l'« histoire », la « mémoire » et l'« historiographie ». Redéfinir les frontières entre l'histoire et la fiction pour mieux les investir sans jamais déroger aux protocoles reconnus par la profession, reconnaître que l'histoire universitaire n'a jamais été une discipline savante coupée du monde, ni *a fortiori* le seul discours savant sur l'histoire, n'est-ce pas paradoxalement redonner aux historiens universitaires les armes pour reprendre la place qu'ils ont perdue dans ce grand bain de l'histoire ?

Guillaume MAZEAU
mazeau.guillaume@free.fr